LES TRADUCTEURS DE LITTÉRATURE - CONSTRUCTEURS DE DIALOGUE MULTICULTUREL

Raluca-Nicoleta BALAŢCHI, Assistant Professor, PhD, "Ştefan cel Mare" University of Suceava
Daniela HĂISAN, Assistant Professor, PhD, "Ştefan cel Mare" University of Suceava

Abstract: A quite enriching approach of literature as a multicultural dialogue can be discovered by barely catching a glimpse at the role of literary translators from one culture to another. The present article deals with translators of foreign literature into Romanian who, more often than not personalities of the target-culture themselves, facilitate this passionate cultural dialogue which is translation. Genuine "artisans" of a given culture and of a given language (cf. Jean Delisle), the writers-translators create a style and a discourse often obliterated by their own literary original work as well as by their very condition of translators which traditionally implies "invisibility". When Caragiale translates Perrault's tales, Arghezi approaches Molière or Rimbaud, Eminescu chooses Poe, the translated text becomes all of a sudden the perfect place for an utterly innovative, creative dialogue between cultures.

Keywords: cultural dialogue, (in)visibility, literary translation, style, writer

1. De l'invisibilité à la visibilité en traduction

La critique et l'histoire des traductions, telles qu'elles se sont développées les dernières décennies dans l'espace de la traductologie américaine / européenne occidentale et s'affirment à l'heure actuelle dans le milieu de recherche roumain, militent pour le rétablissement, dans la culture d'une communauté, du statut et de la position du traducteur, que la tradition laissait dans l'ombre. Antoine Berman, véritable fondateur de la critique des traductions, justifie, dans son approche des textes littéraires traduits, la nécessité d'une analyse et d'une évaluation des traductions par une recherche sur le traducteur lui-même (1995: 73, *c'est nous qui soulignons*) : « l'une des tâches d'une herméneutique du traduire est la prise en vue du sujet traduisant. Ainsi la question *qui est le traducteur ?* doit-elle être fermement posée face à une traduction […] **il devient de plus en plus impensable que le traducteur reste ce parfait inconnu** qu'il est encore la plupart du temps ».

Edmond Cary, Michel Ballard, Jean Delisle et Lawrence Venuti ont essayé, par différentes formules, de souligner la place des traducteurs dans l'histoire de la /des traduction(s).

Edmond Cary, en 1963, et Jean Delisle en 1999 optent pour les genres biographiques, s'intéressant de très près à la vie des traducteurs. Le nom de Jean Delisle est surtout connu en traductologie pour avoir redirigé l'attention du texte traduit vers le sujet traduisant dans ses célèbres « portraits de traducteurs /traductrices », proposant le long du temps, dans ses diverses études d'histoire des traductions, une série de métaphores éclairantes et valorisantes, censées rendre compte du statut/rôle complexe par rapport à la langue, à l'histoire, à la culture en général : « alchimistes de la langue » ; « artisans de l'histoire », « conquérants ». Nombre

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

d'époques dans l'histoire universelle de la traduction justifient de telles approches du traducteur, qui sont au pôle opposé de leur image traditionnelle de « serviteurs », de « translateurs », de simples « relais » entre l'auteur et la nouvelle culture de réception, celle de la langue cible.

Appréciant à sa juste valeur l'entreprise de Jean Delisle par laquelle il réussit à « rendre vivantes quelques figures de traductrices et de traducteurs, à sortir de l'ombre, de l'invisibilité ou de l'effacement le traducteur comme noyau de l'acte de traduction et à lui rendre la bonne place qu'il mérite dans l'histoire de la traduction », tout comme l'effort du spécialiste de « reconnaître et d'accorder au traducteur son rôle central dans la traduction et dans la traductologie de « bâtisseur de ponts culturels », la traductologue roumaine Muguraş Constantinescu considère toute recherche sur le traducteur comme un « geste essentiel et nécessaire », en raison de la « haute mission culturelle, du rôle décisif du traducteur dans l'élaboration d'une langue littéraire, d'une culture et surtout du dialogue constant entre cultures qu'il accomplit de manière implicite ou explicite » (2013 : 189). Et c'est dans cette même optique qu'elle inaugure, en 2008, la rubrique *Portraits de traducteurs* dans la revue roumaine de traductologie *Atelier de traduction*.

Les approches historiques de la traduction que proposent Michel Ballard, Lawrence Venuti et Jean Delisle paraissent toutes dans la dernière décennie du XXe siècle (1992, 1995, 1995) et malgré leur organisation et conceptualisation différente partagent un intérêt explicitement déclaré pour la place du traducteur dans cette histoire.

Le sous-titre de l'histoire des traductions de 1992 que Michel Ballard dresse depuis l'époque de Cicéron et jusqu'à celle de Walter Benjamin, notamment *Traducteurs, traductions, réflexions*, annonce un changement complet de perspective dans l'approche historique de la production traductive le long du temps : ce n'est pas la traduction comme produit fini qui intéresse en tout premier lieu mais son artisan, son acteur principal, le traducteur.

En reconstituant le parcours fort intéressant dans l'histoire universelle du traducteur à différents paliers, la plupart essentiels, de la culture d'un peuple, à partir de la création d'alphabets, de la construction d'une langue et d'une littérature nationale et jusqu'à l'importation d'idées, Jean Delisle et ses collaborateurs dessinent dans *Les traducteurs dans l'histoire* (1995) le tableau complexe de la tâche qu'ont assumée dans différents contextes culturels et époques historiques les traducteurs. Ecrire l'histoire de la traduction à partir de la perspective de celui qui crée la traduction assure une compréhension profonde du rôle de l'acteur humain, le traducteur, dans la mise en contact des cultures.

Pour ce qui est de l'ouvrage de Lawrence Venuti, devenu, lui aussi, un véritable point de repère en traductologie, il s'impose par l'originalité de l'approche : la clé de l'histoire de la traduction résiderait, tel que le montre autant le titre que l'organisation interne du livre, dans *l'invisibilité* du traducteur. Le spécialiste américain montre, par une étude systématique des traductions et de leur réception dans le contexte britannique et américain que ce statut du traducteur s'explique d'une part par la valorisation excessive d'un style traductif qui dissimule à tout prix le caractère traduit du texte et d'autre part par les habitudes de lecture/critique des textes traduits et leurs échos dans les médias. En appelant « à l'action » dans le tout dernier chapitre, le traductologue affirme sa foi dans le pouvoir de la traduction de « produire une différence » par l'émergence de formes culturelles nouvelles, dans la

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

culture cible, donc « chez soi » et de relations culturelles nouvelles, entre les cultures envisagées, donc à l'étranger (1995 : 277). Car une fois reconnue/admise l'invisibilité du traducteur, on peut espérer à un revirement dans la perspective sur la pratique de la traduction, tout comme sur son approche critique, médiatique et pédagogique. L'appel à l'action est lancé non pas seulement à ceux qui lisent/commentent/interprètent ou enseignent la traduction mais également aux traducteurs eux-mêmes.

Et contrairement aux attentes de Lawrence Venuti qui pensait que sa foi dans la force de la traduction était, en fait, utopique, la prise de conscience de l'invisibilité du traducteur a produit, peu à peu, ses fruits. Le chemin entre l'invisibilité et le besoin de visibilité a été plus ou moins vite parcouru ces dernières décennies, de sorte que la visibilité du traducteur dans sa culture cible est une thématique qui occupe, depuis, et en parfait accord avec la problématique plus large du dialogue inter/multiculturel, les devants de la scène traductologique, des questions comme la voix du traducteur/le statut du traducteur/la reconnaissance du traducteur se situant de manière régulière au cœur des débats en colloques ou des numéros thématiques des publications de spécialité. A la lumière des quelques études sur l'appareil paratextuel des traducteurs contemporains, il semblerait que, de ce côté aussi, l'enjeu de la visibilité commence à être bien compris.

2. De l'écriture à la traduction : quand les grands noms de la littérature roumaine signent aussi des traductions

Dans bien des cultures, parmi les figures de traducteurs, on retrouve assez souvent le cas des écrivains qui traduisent un écrivain ; entre traduire et écrire s'instaure alors un rapport particulièrement complexe, les frontières entre *le moi* et *l'autre* qui occupent à tour de rôle la position de l'auteur étant dépassées dans un processus créatif qui résulte très souvent dans une refonte du texte en langue cible profondément marquée par le style de l'écrivain-traducteur.

La traduction est plutôt une réécriture, car l'écrivain concurrence – consciemment ou non – le traducteur. C'est, nous pensons, l'un des exemples les plus intéressants de traduction qui « continue » le texte, pour reprendre les considérations sur le traduire du poéticien de la traduction Henri Meschonnic. C'est également une formule de construction de dialogue interculturel par l'intersection – dans l'espace du texte traduit – de deux esprits héritiers de toute une tradition et de deux créateurs d'un style, formule enrichissante autant pour la compréhension du discours littéraire en tant que tel dans une culture cible donnée que pour le renouvellement du rapport entre traduire et écrire.

Quelle place l'activité de traduction occupe-t-elle dans l'œuvre d'un écrivain ? Le traduire entre-t-il dans la pratique littéraire des grands auteurs d'une littérature dans le sens où il permettrait d'expérimenter l'écrire? Comment expliquer les options pour certains écrivains reconnus dans une littérature de traduire certains auteurs et certains genres ? L'œuvre d'un auteur sert-elle de point de repère pour l'analyse des traductions qu'ils signent ? Par quelles entrées théoriques/méthodologiques étudier le faire d'un écrivain-traducteur ?

Autant de questions qui, pour ce qui de la culture roumaine où nombre de personnalités littéraires se sont placées dans la position de traducteurs, pourraient constituer des sujets de réflexion féconds pour l'évaluation autant du rôle de la traduction dans l'évolution de la littérature nationale que de la position apparemment secondaire du traduire à l'écrire.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

A consulter avec patience la liste des traductions qui entrent dans la production des poètes, prosateurs et dramaturges de la culture roumaine à côté de leur œuvre personnelle, on comprend très vite que le traduire a constitué, selon l'époque et la personnalité en question, un complément, un supplément, un refuge, ou une nécessité pour ces constructeurs de littérature mais également de dialogue culturel. A lire, sous la plume de ceux qui sont connus comme auteurs, un texte dont ils ne sont « que » traducteurs, on glisse en fait dans un jeu de correspondances, dans un dialogue captivant, construit à plusieurs niveaux : entre l'auteur et le traducteur, entre l'œuvre originale et le traducteur, entre le traducteur et son lecteur.

Les affinités entre les créateurs de littérature et les auteurs qu'ils choisissent en traduction sont souvent à la base de ce dialogue. Leurs options impressionnent d'autres fois par l'impact culturel de leur activité à l'époque de la traduction. Leur nom sur la couverture des traductions constitue toujours un point d'attrait pour le lecteur désireux de découvrir, sous le créateur de texte, un créateur de langue.

Ion Heliade Rădulescu est bien connu dans l'histoire de la culture roumaine pour son intérêt porté à l'activité de traduction et pour son projet de constitution d'une Bibliothèque Universelle, selon un programme systématique de traductions, sa contribution comme traducteur visant en particulier la littérature romantique et notamment Lamartine.

Le génie poétique de George Coşbuc ne se manifeste pas seulement au niveau de son œuvre de création personnelle mais également au niveau des traductions : il transpose en roumain des chefs-d'œuvre essentiels de la littérature universelle comme *l'Enéide* et les *Géorgiques* de Virgile ou la *Divine Comédie* de Dante Alighieri ; ses réussites en matière de traduction le placeraient, selon certains critiques, bien en dessus de son œuvre de poète.

Tudor Arghezi ne s'arrête, lui non plus, à l'activité de production poétique mais la prolonge dans et par la traduction, optant pour une diversité de genres, auteurs et courants : il traduit *Les Fables* de La Fontaine, les *Ballades* de François Villon, des poèmes de Paul Verlaine, de Charles de Baudelaire et d'Antoine Rimbaud. Il est également intéressé par les pièces en vers de Molière.

Garabet Ibrăileanu traduit *Bel-Ami* de Maupassant. Sa version est rééditée y compris à l'heure actuelle, coexistant et concurrençant donc des retraductions « modernes ». La même observation peut être faite à propos des textes traduits par un Cezar Petrescu qui préfère, en traduction, l'œuvre de Balzac.

Ion Luca Caragiale traduit, en adaptant, un conte de Perrault, *Riquet à la houppe*, mais également Machiavelli, Maeterlinck, Molière, et les Américains Mark Twain et Edgar Allan Poe, il est vrai, suivant des versions françaises. Ce sont les versions baudelairiennes qui lui ont servi d'intermédiaire lorsqu'il a traduit Poe, par exemple. La traduction de l'oeuvre de Poe en roumain constitue, elle seule, un véritable espace de dialogue culturel, car il s'agit, de toute une série d'écrivains qui ont facilité l'accès du public roumain à la nouvelle vague littéraire de la deuxième partie du dix-neuvième siècle : Poe (vu par) Baudelaire (vu par) Caragiale. Ce dernier était au courant, évidemment, avec les trois volumes poesques (y compris les préfaces, un inestimable repère critique) signés par Baudelaire (*Histoires extraordinaires*, 1856 ; *Nouvelles histoires extraordinaires*, 1857 ; *Histoires grotesques et sérieuses*, 1865), dont il a choisi les narrations qui lui convenaient : principalement, comme

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

souligné par Ieronim Tătaru[1], les sujets macabres ou grotesques, encadrables dans un réalisme fantastique avant-la-lettre (*A Tale of Jerusalem*, *The System of Dr. Tarr and Professor Fether* et *The Cask of Amontillado*, *The Devil in the Belfry* et *The Masque of the Red Death*).

Les choix de Caragiale ne sont pas du tout aléatoires ; comme le montre la répartition chronologique des traductions au cours du temps (*Dracul în clopotniţă* [Le diable dans le beffroi], 1876; *O întâmplare la Ierusalim* [Un événement à Jérusalem] et *Sistema Doctorului Catran şi a Profesorului Pană* [Le système du docteur Goudron et du docteur Plume], 1878; *O balercă de Amontillado* [La barrique d'Amontillado] et *Masca* [Le masque], 1898), elles témoignent d'un intérêt constant, quoique sporadique, aux oeuvres poesques. Sans partager une affinité intelectuelle ou bien une apparenté spirituelle avec Poe, comme c'était le cas de Baudelaire, Caragiale aurait dû être attiré plutôt par les espèces épiques courtes que Poe cultivait, par le grotesque ou le burlesque, par la satire ou la parodie, par une sorte de fantastique qui n'a rien en commun avec le miraculeux.

Les exégètes caragialiens ont maintes fois mis en évidence l'influence poesque (assez peu substantielle) sur l'œuvre de Caragiale, tout en étiquettant en même temps ses traductions comme simples « adaptations », ce qui n'est pas tout à fait exact : une analyse comparative peut aisément démontrer la complexité de l'écrivain-traducteur. Il manifeste, il est vrai, une tendance de raccourcir le texte, ses traductions étant presque toujours plus courtes que l'original ; de plus, il aime accélérer le rythme, à pousser le récit vers le dialogue (ce qui a été diagnostiqué effet secondaire de sa logique de dramaturge[2]). Mais, si Caragiale opère souvent des réductions (disons peu déontologiques) du texte à traduire, on constate, pour sa défense, que les fragments omis ne sont jamais incrémentaux, sinon assez imbus de détails qu'ils risqueraient « fatiguer » excessivement le lecteur. Toujours à la recherche du mot juste parmi les correspondants lexicaux de sa langue maternelle, il met en valeur avec nonchalance sa *visibilité* en tant qu'instance traductive. Dans cette hypostase inouïe de traducteur, apparemment incompatible avec sa personnalité indomptable, Caragiale a contribué sans doute à entretenir un vif intérêt du public roumain aux œuvres poesques.

C'est aussi le cas de son grand confrère Eminescu. Tout comme Caragiale et le poète symboliste Alexandru Macedonski, le poète national Mihai Eminescu cède aux exhortations de Titu Maiorescu, l'esprit directeur de Junimea, de lire Poe, et complète la « triplette d'or » qui a garanti la propagation de Poe en Roumanie. Il ne traduit qu'une seule nouvelle, *Morella*[3], et cela en collaboration avec la poétesse Veronica Micle, sa bien-aimée la plus célèbre et peut-être la plus controversée aussi. La qualité linguistique et littéraire de la version Eminescu-Micle repose sur la fidélité en quelque sorte surprenante au texte baudelairien qui leur a servi de texte intermédiaire. Leur *Morella* reste pour toujours dans l'histoire de la traduction comme un important point de repère, y compris grâce à la personnalité illustre de

[1] « Traduceri caragialiene din opera lui Edgar Allan Poe », *Însemnări caragialiene*, Fundaţia Culturală Libra, Bucureşti, 2006, p. 285.
[2] Florin Manolescu, *Caragiale şi Caragiale. Jocuri cu mai multe strategii*, Cartea Românească, Bucureşti, 1983, p. 241-246.
[3] Poe publie *Morella* in *The Southern Literary Messenger* (avril 1835) ; Eminescu traduit la version française signée par Charles Baudelaire, et publiée pour la première fois en 1853, en *Paris*, puis en volume en 1856 : *Histoires extraordinaires* (Paris, Michel Lévy). La version d'Eminescu paraît en *Curierul de Iassi*, IX, 1876, n° 111, 8 octobre, p. 1-2.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

l'écrivain-traducteur et, il doit le reconnaître, à la notoriété de sa relation romantique avec Veronica Micle.

Au début du vingtième siècle déjà, les écrivains roumains s'impliquent de plus en plus à entretenir un rapport privilégié entre langues et cultures à travers la traduction. Prenons également le cas de Sadoveanu qui, suivant la tradition des grands classiques du dix-neuvième siècle, a souvent interrompu sa série des œuvres originales pour se consacrer à traduire. Sa première contribution en ce sens date de 1907, un volume de *Povestiri alese* [Contes choisis] – quatorze contes de Maupassant qu'il choisit, littéralement, de sept volumes différents. Tout comme Caragiale, Sadoveanu s'assume la liberté et se permet le luxe de selecter seulement les récits à son goût : à savoir, surtout les histoires de chasse et de pêché, et celles qui traitaient de la vie simple, des paysans.

Lorsqu'il traduit Maupassant, Sadoveanu cherche (tout comme en traduisant plus tard H. Becque, H. Taine ou Tourgueniev) l'*aurea mediocritas*, dans le meilleur sens de l'expression : l'équilibre à mi-chemin entre la source et la cible, la fidélité à l'original et l'expression artististique dans sa langue maternelle à la fois. Il semble ne pas avoir d'autre choix que d'être un bon traducteur car, comme bien le note Ion Brăescu[4], il répond aux deux conditions principales : maîtriser parfaitement la langue-source et être un artiste de la langue-cible. Sans être un adepte du littéralisme, Sadoveanu respecte, quand même, la lettre des titres qu'il rend exactement en roumain et donne toujours des équivalents expressifs très proches et très réussis des expressions poétiques de Maupassant (ex. *forêt basse* – « pădure pitică » [forêt gnome])[5].

Extrêmement prudent avec le lexique, Sadoveanu évite les régionalismes (qui envahissent autrement son œuvre originale), pour garder l'« étrangéité » maupassantienne, mais en égale mesure, se garde-t-il à employer excessivement des néologismes, surtout ceux de provenance française. S'il se fait « coupable » de quelque chose en tant que traducteur, c'est peut-être la « tendance déformante » (selon Berman) de clarifier, de remplacer un terme qui lui semble trop abstrait ou vague avec un autre, plus concret ou plus précis. À part cela, Ion Brăescu trouve que Sadoveanu reste, sans aucun doute, un traducteur d'exception, un vrai modèle pour les futurs (écrivains-)traducteurs.[6] Et, tout en analysant des versions ultérieures de Maupassant, signées, cette fois-ci, par d'autres écrivains tels Emil Gârleanu, Geo Bogza, Otilia Cazimir, Lucia Demetrius ou, plus récemment, Gabriela Adameşteanu, on dirait que Sadoveanu a vraiment représenté un standard assez difficile à dépasser. Pour n'en parler plus d'un de ses contemporains, un écrivain mineur dont le nom de plume est Ioan Adam : il a publié une année plus tard que Sadoveanu, en 1908, sa propre collection de huit *Nuvele alese* [Nouvelles choisies] de Maupassant, qui n'a pas eu le même impact que le volume de Sadoveanu, pas même pour les générations futures intéressées aux re-traductions. On explique cela par l'autorité littéraire et culturelle qu'était Sadoveanu, mais aussi par la qualité de ses traductions qu'il donnait à titre d'exemple.

La discussion des rapports entre traduction et écriture devrait inclure aussi la situation des traducteurs-écrivains, c'est-à-dire de ceux qui sont tout d'abord perçus comme traducteurs et seulement en deuxième lieu comme écrivains.

---

[4] « Mihail Sadoveanu, traducător al lui Maupassant », in *Limba romînă*, IX, n° 6 / 1960, p. 12.
[5] *Idem* (Brăescu), p. 14.
[6] *Idem* (Brăescu), p. 19.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

Pericle Martinescu sera probablement en tout premier lieu le traducteur des *Confessions* de Rousseau, ou de l'oeuvre de Balzac et seulement ensuite l'auteur d'une littérature autobiographique qui inclut, elle aussi, des confessions (*Confesiuni patetice*).

Ion Vinea (de son vrai nom, Ioan Eugen Iovanaki) est un autre écrivain-traducteur, de la première moitié du vingtième siècle qui est resté, paradoxalement, plus connu dans la mémoire collective comme traducteur que dans son hypostase de poète avant-gardiste. Tout comme Poe (dont il traduit la prose avec ferveur et avec qui il s'identifie, du moins partiellement), Vinea, de formation avocat, arrive à la littérature par la porte « arrière » du journalisme. Un styliste raffiné, qui connaissait les langues classiques (le grec, le latin), mais aussi au moins trois langues modernes (le français, l'anglais, l'allemand), Vinea a traduit assidûment des œuvres de Shakespeare, Balzac, Villiers de l'Isle Adam, Poe, Washington Irving şi Laxness. Mircea Vaida dévoile, dans un très émouvant « portrait du traducteur » qu'il lui esquisse dans la revue *Secolul XX*, que Vinea tenait des gros « carnets gris » où il notait ses obsessions de traducteur, des listes infinies de synonymes, des analyses sémantiques, structurales des mots etc.[7] Douzaines de pages pour trouver le mot juste, l'unique satisfaisant, témoignent du travail de Sisyphe, des grandes énergies poétiques investies dans la traduction qui était, pour Vinea, une « réelle torture créatrice »[8]. Trop souvent accusé d'être tout simplement un « ethnocentriste », Vinea s'avère, en fait, traducteur des moindres subtilités. Il ne trahit jamais la syntaxe du texte original, ni le rythme intérieur de l'exposition, mais ce qui le préoccupe par-dessus tout c'est la fidélité sémantique, c'est pourquoi il est toujours à la recherche du « noyau dur »[9] des mots.

Vinea traduit cinq pièces shakespeariennes : *Henry V, Hamlet, Othello, Macbeth, The Winter's Tale* (aux éditions Univers de Bucarest, 1971), parmi lesquelles *Hamlet* reste une sorte de sommet dans son œuvre de traducteur. D'ailleurs, il avait l'habitude d'alterner (tout comme Irina Mavrodin) le travail de création et ce de traduction, jusqu'au point de l'union parfaite, symbiotique.

On ne peut pas s'empêcher de faire une très signifiante comparaison entre l'œuvre de traducteur de Vinea et celle de Lucian Blaga : les deux personnalités de la culture roumaine, bien qu'extrêmement sensibles aux raffinements des langues-sources (principalement le français), diffèrent radicalement lorsqu'il s'agit du résultat final de leur effort traductif. Disons que Blaga est parfois beaucoup plus personnel dans ses traductions, qu'il met son cachet de manière trop évidente, tandis que Vinea, lui, n'ose pas se détacher du respect profond pour la source et pour les sonorités de la langue-cible.

3. En guise de conclusion

Quand un écrivain traduit un écrivain le texte dépasse sans doute les frontières de ce que le lecteur attendrait d'une traduction habituelle et ouvre des horizons différents pour le critique de la traduction. Le statut de traducteur est également perçu de manière différente, lorsque le traduire a comme source un écrivain, l'écrivain-traducteur ou le traducteur-écrivain créant un potentiel de visibilité plus important. La traduction semble prolonger l'acte de

[7] « Ion Vinea, traducător », in *Secolul XX*, vol. 1 / 1973, p. 153.
[8] *Idem* (Vaida), p. 153.
[9] *Idem* (Vaida), p. 153.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

l'écriture, et peut devenir même un espace de réflexion/création réciproque, aussi des termes comme « transcréation » (cf. Haroldo de Campos dans le numéro 25 de la revue TTR) ne peuvent-ils qu'enrichir la perspective et nourrir la réflexion future sur la problématique.

Comme aucune traduction n'est indépendante de son auteur, le traducteur doit rester « au centre de la réflexion traductologique », tel que Jean Delisle n'a cessé de le montrer et de l'appliquer notamment pour l'espace nord-américain et ouest-européen.

La culture roumaine, qui doit beaucoup à l'activité de traduction, et qui a entretenu le long du temps avec la traduction des rapports complexes et parfois contradictoires (la traduction enrichit la littérature nationale ou au contraire en empêche l'évolution), offre de nombreux exemples de noms d'écrivains-traducteurs/de traducteurs-écrivains qui mériteraient une attention et une analyse minutieuse et systématique en traductologie, car l'activité de traduction des grands noms de la littérature roumaine reste généralement méconnue ou n'est pas appréciée à sa juste valeur.

Si, comme le souligne très hardiment, mais pertinemment, Henri Meschonnic, l'enjeu du traduire réside finalement dans une véritable révolution culturelle, pour mieux comprendre le rapport entre les cultures, il faut regarder aussi du côté des traducteurs : c'est ici que se trouvent, selon nous, nombre de réponses bien riches d'implications lorsque se pose le problème tellement actuel du multiculturalisme.

Bibliographie

Atelier de traduction, no. 13, « Le traducteur – un ambassadeur culturel (facteur de médiation entre cultures), Editura Universităţii din Suceava.

Ballard, Michel, 1992, *De Cicéron à Benjamin. Traducteurs, traductions, réflexions*, Presses Universitaires de Lille.

Berman, Antoine, 1995, *Pour une critique des traductions : John Donne*, Paris, Gallimard.

Berman, Antoine, 1985, « La traduction comme épreuve de l'étranger », *Texte*, 4, p. 67-81.

Brăescu, Ion, 1960, « Mihail Sadoveanu, traducător al lui Maupassant », in *Limba romînă*, IX, n° 6 / p. 12-19.

Constantinescu, Muguraş, 2013, *Pour une lecture critique des traductions. Réflexions et pratiques*, Paris, L'Harmattan.

Constantinescu, Muguraş, 2012, « Deux écrivains roumains à l'épreuve de la traduction du conte français », in *TTR*, vol.25, no.2, p. 193-213.

Delisle, Jean, 2010, « Les traducteurs, artisans de l`histoire et des identités culturelles », in *Atelier de traduction*, no. 13, p. 23-37.

Delisle, Jean, 1999, *Portraits de traducteurs*, Les Presses de l'Université d'Ottawa.

Delisle, Jean ; Woodsworth, Judith, 1995, *Les traducteurs dans l'histoire*, Les Presses de L'Université d'Ottawa.

Linguraru (Hăisan), Daniela, 2010, « Caragiale – traducteur de Poe, *via* Baudelaire », in *Atelier de Traduction* n° 13 /, Editura Universităţii Suceava, p. 85-98.

Manolescu, Florin, 1983, *Caragiale şi Caragiale. Jocuri cu mai multe strategii*, Bucureşti, Cartea Românească.

Meschonnic, Henri, 1999, *Poétique du traduire*, Paris, Verdier.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)

Tătaru, Ieronim, 2006, *Însemnări caragialiene*, Bucureşti, Fundaţia Culturală Libra.
TTR: traduction, terminologie, rédaction, volume 25/no.2, 2012 « La traduction à l'épreuve de l'écriture: poétiques et expérimentations ».
Vaida, Mircea, 1973, « Ion Vinea, traducător », in *Secolul XX*, vol. 1, p. 151-157.
Venuti, Lawrence, 2008 (1995), *The Translator's Invisibility*, New York, Routledge.

Note

Contribution réalisée dans le cadre du programme CNCS PNII-ID-PCE-2011-3-0812 (Projet de recherche exploratoire) Traduction culturelle et littérature / littératures francophones : histoire, réception et critique des traductions, *Contrat 133/2011*.

BDD-V509 © 2013 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 02:59:33 UTC)